

# M. Albéric Magnard

## nous parle de « Bérénice »

« Je n'ai pas touché au chef-d'œuvre de Racine », nous dit-il.

Petit, solide, la figure imberbe et rajeunie par des yeux d'une pénétrante clarté, l'air à la fois d'un acteur et d'un gentil-homme campagnard, parlant d'une voix rude et nette avec des mots durs, simplement, sans geste, M. Albéric Magnard, dont l'Opéra-Comique jouera demain *Bérénice*, me reçoit avec une bonhomie indulgente qui n'est point, j'en suis sûr, sans ironie.

— On va jouer *Bérénice*, j'en suis content. Je sais, on ne me connaît pas beaucoup dans le public, je n'ai jamais cherché à me faire jouer. Cela m'est égal. Je peux être indépendant. J'en profite pour n'écrire des œuvres que pour ma satisfaction personnelle... »

Nous sommes dans une pièce étroite et lumineuse. Dans un coin, un piano, des partitions entassées.

M. Magnard se lève, me tend une édition de son nouvel ouvrage : « Tenez, me dit-il, vous lirez la préface. Je me suis expliqué en quelques lignes. J'ai tenu à dire que je n'avais suivi ni Corneille, ni Racine. Je n'ai pas mêlé des vers de Magnard à des vers immortels. Je ne « tripatouille » pas les chefs-d'œuvre. J'ai fait une *Bérénice* en arrangeant l'histoire, en prose rythmée, sans autre prétention que d'écrire une tragédie dont je ne prévois pas le sort. Cela m'inquiète peu, d'ailleurs.

Mes œuvres théâtrales n'ont point connu le triomphe, je l'avoue. En 1892, on joua deux fois de suite à la Monnaie de Bruxelles *Yolande*. Cela fit quelque bruit. *Guerceur*, une tragédie, n'a guère connu que les orchestres des grands concerts. M. Albert Carré fut assez aimable pour me demander *Bérénice*, nous verrons l'accueil qu'on lui réservera.

Vous voulez que je vous parle de ma musique ? J'écris plutôt en style wagnérien. J'ai beaucoup étudié Mozart, Bach, Beethoven. Et puis je suis, si je puis dire, élève de Vincent d'Indy... Non, je n'ai pas connu Franck. Je l'admire. J'ai travaillé avec Théodore Dubois, puis avec Massenet. J'ai eu un prix... mais oui. Cela m'étonne encore. Et puis Vincent d'Indy m'a fait travailler chez lui le mercredi, pendant deux ans. Et ce travail-là, voyez-vous, cela valait dix ans d'études avec d'autres ; je lui dois tout, et voilà. *Bérénice* est composée depuis deux ans. »

Et M. Albéric Magnard ne m'en dit point davantage. Il se leva pour un cordial « Au revoir », n'insista point pour me parler encore d'une représentation qui pourtant lui tient au cœur. Il m'apparut comme un sage, dédaigneux des bruits d'une renommée qui vint jusqu'à lui, malgré lui ; comme un artiste insoucieux de ce qui n'est pas son art, et si peu auteur... si peu... — R. BIZET.